

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

n° 25 – janvier 2015

L'autotraduction : une perspective sociolinguistique

Numéro dirigé par Christian Lagarde

SOMMAIRE

VASSILIS ALEXAKIS OU LE PARADOXE SYSTÉMATIQUE DE L'AUTOTRADUCTION

María Recuenco Peñalver

University of Cape Town (Afrique du Sud)

Vassilis Alexakis, l'un des auteurs les plus consacrés de la diaspora grecque contemporaine dans les pays francophones, est un écrivain bilingue (grec et français), bien qu'il ait commencé sa carrière littéraire exclusivement en français et en France. Au début des années 80, après un processus de questionnement identitaire, il a ressenti le besoin de mener une certaine renégociation personnelle par rapport à son identité grecque, qui était associée pour lui à la langue grecque qu'il avait presque complètement abandonnée. Après cela, la scriptothérapie vole à son secours : l'écriture, mais aussi la pratique de l'autotraduction lui offrent la possibilité d'explorer sa réalité linguistique et culturelle et ainsi de réconcilier les différents éléments qui la composent, pour finalement établir un équilibre entre les différents aspects linguistiques, culturels et identitaires. De cette manière, Alexakis réussit à les affirmer, les exprimer et à les revendiquer, grâce à l'écriture et l'autotraduction, ainsi qu'à son effet cathartique et à son pouvoir de refléter son identité plurielle, hybride et intermédiaire. La manière dont les deux langues ont influencé cet auteur, a également une influence sur son œuvre, et irrémédiablement aussi sur la façon dont Alexakis est perçu par son lecteur.

Alexakis en français

Né en Grèce, d'une famille grecque, Vassilis Alexakis a très tôt été en contact avec la langue française, car il l'a apprise à l'école à Athènes. Quand il a fini ses études secondaires, il a obtenu une bourse pour étudier en France et il a passé trois ans à l'École de Journalisme de Lille. Une fois ses études terminées (ce qui n'a pas été facile, à cause de ses problèmes linguistiques, mais aussi de son mal du pays et de sa famille), il a déménagé à Paris pour essayer de trouver un travail. Un an plus tard, Alexakis a dû rentrer en Grèce pour faire ses deux ans de service militaire, et il pensait y rester, mais le coup d'État des colonels lui a fait changer d'idée et, dès qu'il a eu fini ses obligations avec l'Armée, il est retourné à Paris. Là-bas, il s'est très vite marié avec une Française (professeure de français) et il a commencé à travailler comme critique littéraire pour différents journaux (*La Croix* et *Le Monde*, entre autres) et c'est ainsi que sa relation avec la littérature a commencé. Alexakis savait bien que le

français lui offrirait plus de chances que sa langue maternelle[1] et en 1974, il a écrit son premier roman en français, *Le Sandwich* ; suivi par un deuxième en 1975, *Les Girls du City Boum-Boum* ; et un troisième, *La tête du chat*, en 1978. C'est à ce moment-là qu'il s'est rendu compte qu'il s'était beaucoup éloigné de sa langue maternelle, mais aussi de son pays et de ses racines, car il ne faisait presque plus de voyages en Grèce et il n'était presque plus en contact avec des Grecs. Il a subi sans se rendre compte une forte acculturation, pendant laquelle la culture et la langue françaises ont remplacé sa culture et sa langue maternelles et, par conséquent son identité grecque. Au moment où il s'en est rendu compte, il a eu des remords, comme il l'admet en 2003 dans son discours d'acceptation du Prix Édouard Glissant pour *Les mots étrangers* : « *J'ai écrit mon premier roman en français, et le deuxième, et le troisième. Puis j'ai eu la nostalgie de ma langue maternelle et j'ai écrit* Talgo *en grec.* »[2].

Alexakis en grec

À ce moment-là, Alexakis a ressenti le besoin de se retrouver à travers la langue grecque et il a écrit pour la première fois en 1981 un roman en grec, *Τάλγκο*. Comme il le mentionne dans *Paris-Athènes* : « *J'avais trente-cinq ans. J'eus besoin de me souvenir, de revenir au cœur de moi-même, de me raconter une histoire grecque.* » (2006 : 239). Avec Talgo, il s'agit en outre de ce qu'Alexakis a dénommé, significativement, un récit autobiographique, dans lequel, à de nombreuses occasions, il se réfère à des événements et des personnages appartenant à sa vie réelle – même s'il ne s'agit pas d'un roman strictement autobiographique, puisqu'aucun des personnages ne porte le nom de Vassilis Alexakis. Les deux protagonistes du roman, mais aussi bien d'autres personnages, partagent beaucoup de caractéristiques et d'expériences vécues par l'auteur. L'écrivain, dans Paris-Athènes, dit : « *Ce roman,* Talgo*, parut d'abord à Athènes. Il m'a réconcilié avec la Grèce et avec moi-même. Il m'a rendu mon identité grecque. Je pouvais désormais me regarder sereinement dans la glace.* » (*op. cit.* : 244). Pour mener à bien son écriture, l'auteur a dû réapprendre sa langue maternelle[3] et initier un processus de rapprochement vers sa « moitié » grecque. Pour ce faire, il a eu recours à la lecture, à la musique, à ses contacts personnels mais aussi à l'écriture en elle-même. C'est à travers tous ces éléments et ces efforts, qu'il a réussi, non sans difficulté, à se sentir plus à l'aise avec la langue grecque, et à apaiser ses sentiments de trahison envers sa culture d'origine et, peu à peu, à se sentir en paix avec lui-même.

---

[1] Dans son roman autobiographique *Paris-Athènes*, il écrit : « *Serais-je retourné en France si le coup d'État n'avait pas eu lieu ? J'aurais sûrement été tenté de le faire. J'aurais probablement tenu compte du fait que le français jouit d'une audience bien plus importante que le grec* » (2006 : 214). Il affirme aussi, dans un entretien avec Makhlouf (2010) : « *Je suis venu en France à l'époque de la dictature des colonels, et c'était une époque où je ne pouvais rien faire en Grèce ni rien publier. […] Naturellement, j'ai écrit mes premiers livres en français puisque je vivais et travaillais en français.* ».

[2] <http://mapage.noos.fr/meloceane/vassilis.alexakis/vassilis_alexakis.html> [dernière consultation : avril 2014].

[3] Dans Paris-Athènes (p. 13-14) : « *J'ai réalisé aussi que j'avais pas mal oublié ma langue maternelle. Je cherchais des mots et, souvent, le premier mot qui me venait à l'esprit était français. Le génitif pluriel me posait parfois de sérieux problèmes. Mon grec s'était sclérosé, rouillé. Je connaissais la langue et pourtant j'avais du mal à m'en servir, comme d'une machine dont j'aurais égaré le mode d'emploi. Je me suis aperçu en même temps que la langue avait énormément changé depuis que je l'avais quittée, qu'elle s'était débarrassée de beaucoup de mots et avait créé d'innombrables nouveautés, surtout après la fin de la dictature. Il a donc fallu que je réapprenne, en quelque sorte, ma langue maternelle.* ». Et aussi, dans l'entretien avec Makhlouf (2010) : « *J'ai alors fait le constat que la Grèce était absente de mes livres et qu'il me fallait reprendre contact avec mon pays et avec ma langue maternelle afin de dire des choses différentes, que je n'avais pas abordées jusque-là. Il me fallait également aller voir comment j'écrirais en grec, trouver ma voix dans cette langue. […] J'ai traversé des moments difficiles, avec l'impression de trahir la Grèce et ma mémoire.* ».

Alexakis et la (con)fusion

Quelques années plus tard, l'auteur a de nouveau éprouvé le désir et le besoin de traduire en français son premier roman écrit en grec, dont l'autotraduction (la première réalisée par Alexakis) a été publiée en 1983. Sans aucun doute, cet exercice a aidé Alexakis à établir une sorte d'équilibre entre ses deux moitiés linguistiques et culturelles. Si au début des années 80, le fait d'écrire enfin en grec lui a été indispensable pour récupérer son identité d'origine, le fait de s'autotraduire pour la première fois l'a aidé à découvrir la possibilité d'un certain équilibre entre ses deux langues. Un équilibre qui est presque une réconciliation, une fusion, entre les deux parties qui composent, à ce moment-là, son être et sa réalité. Non seulement au plan linguistique, mais également culturel et identitaire : son identité grecque récupérée, et son identité française acquise sont devenues irrémédiablement propres à son style.

Cependant, ce qui a été bénéfique pour lui, n'a pas été aussi apprécié par la critique littéraire française. En France, Alexakis avait toujours été perçu, depuis ses premières années en tant que critique littéraire et écrivain, comme un auteur français d'origine grecque. Le fait d'écrire un roman d'abord en grec, d'admettre qu'il avait besoin de s'exprimer en grec, sa langue maternelle, et d'en écrire par la suite l'autotraduction en français, ainsi qu'une autre (la traduction du roman français *Les Girls du City Boum-Boum* en grec, publié à Athènes en 1985 sous le titre *Τα κορίτσια του Σίτυ Μπουμ-Μπουμ*) a suscité une réaction quelque peu méfiante de la part du public français.

Il paraît qu'à cette époque-là, les écrivains étrangers utilisant la langue française ne comptaient pas pour l'opinion générale. Selon Papadima (2004-2005), c'était le cas d'Alexakis ou de Semprún. Alexakis dans son entretien avec Pradal et Ploquin (2008) affirme : « *pendant longtemps il y a eu une tendance à sous-estimer la littérature écrite en français par des étrangers* ». Il faut voir dans des réactions de ce type, l'origine du manifeste littéraire apparu dans le journal *Le Monde* en mars de 2007, intitulé *Pour une littérature-monde en français* et signé par 44 écrivains, pour la défense du concept de « littérature-monde » et au détriment des termes « francophonie » et « littérature francophone ».

Alexakis se sent alors d'une certaine façon rejeté. Les réactions suscitées par son utilisation d'une langue autre que sa langue maternelle, et sans doute aussi le fait de s'autotraduire, lui font se sentir désorienté, presque comme un imposteur face à ses lecteurs. Il ressent un énorme vide et envisage même l'idée d'abandonner la France et d'oublier le français. Il s'en explique de la façon suivante dans *Paris-Athènes* (*op. cit.* : 19) :

> *Je n'éprouverais pas le besoin d'évoquer les réserves dont j'ai fait l'objet, si elles n'avaient suscité un drame en moi : pour la première fois j'ai pensé que je devrais peut-être quitter la France. Moi qui m'étais donné tant de mal jadis pour apprendre le français, j'en suis arrivé à regretter de ne pas l'ignorer davantage.*

Ce moment de grande inquiétude linguistique et identitaire l'amène alors à écrire un nouveau roman en français, dont le titre est assez représentatif : *Contrôle d'identité*, publié en 1985. Hélas, les réactions de la critique française ne sont à nouveau pas très chaleureuses. Profondément déçu et mal compris, il subit un fort conflit identitaire et pense abandonner définitivement la France et la langue française [4].

[4] Dans *Paris-Athènes* (pp. 15-17) : « *— Ah bon ? Vous écrivez en français ? me disait-on quelquefois d'un air pincé et vaguement réprobateur, comme si je commettais un acte contre nature. [...] On se réjouit que le français conquière des étrangers, mais on n'est pas tellement convaincu que ceux-ci puissent à leur tour conquérir la langue. On les considère davantage comme des représentants d'une autre culture, des ambassadeurs d'un au-delà, que comme des créateurs originaux, des auteurs à part entière. […] j'ai aussi enregistré des réserves discrètes, des marques d'incompréhension*. ». Et vers la fin du livre (pp. 247-248) : « *Ce sont donc quelques réactions enregistrées à l'occasion de la publication de ce livre [*Contrôle d'identité*] qui m'ont empêché d'écrire pendant un an et ont failli me brouiller avec le français. […] Tant pis si certains Français ne*

Alexakis et l'autotraduction

Ce qui arrive par la suite, heureusement, est l'écriture d'une nouvelle œuvre, en français, dont le titre constitue une réponse à la question formulée dans la précédente. Il s'agit du livre déjà mentionné, *Paris-Athènes*, publié en 1989, un roman cette fois-ci strictement autobiographique, où Alexakis parle de sa vie et de son expérience des langues. À travers le roman, l'auteur explique clairement et à la première personne le fait d'appartenir à deux univers culturels, d'avoir deux langues ; de même, il explique comment le fait d'avoir été remis en question par son usage de la langue française, l'a placé dans une situation très vulnérable, de désespoir et de déception, et aussi de blocage créatif et même identitaire. Le livre est écrit en français alors que l'auteur se trouve en Grèce, comme il l'explique page 191 du roman : « *Je suis en train de construire un livre français. J'essaie de voir jusqu'à quel point je peux me reconnaître dans la langue française* ». Pourtant, le livre en français comporte des nombreux mots grecs, d'abondantes références aux deux réalités, grecque et française (des noms, des lieux, des commentaires, etc.) et d'abondantes réflexions personnelles sur le bilinguisme et la biculturalité. Le récit reflète et matérialise, moyennant l'écriture, le résultat de la réalité mixte, contaminée même, à laquelle l'auteur appartient d'une manière consciente à partir de ce moment, et représente la frustration initiale et inhérente à une telle situation, mais en même temps offre sa solution et son dépassement.

La langue utilisée, les stratégies littéraires de l'auteur, ainsi que le recours aux éléments autobiographiques, matérialisent le désir d'Alexakis de créer une littérature propre, indéfinie, intermédiaire, hybride et métisse. Ce type de littérature lui sert presque de miroir, d'expression de soi-même, et arrive à son paroxysme quand Alexakis traduit *Paris-Athènes* en grec, en 1993. De même, l'écriture et l'autotraduction en tant qu'activités cathartiques, thérapeutiques, deviennent à partir de ce moment-là l'outil sur lequel l'auteur compte pour combattre les critiques extérieures. En tant que moyen d'expression de son être duel et de sa réalité, les deux activités servent à apaiser ses remords et son sentiment de culpabilité, et également à exiger sa reconnaissance comme représentant de la dualité. Le livre existe ainsi, d'une manière absolument consciente, dans les deux langues et dans les deux univers culturels et linguistiques, pour les deux pays et les deux publics. Alexakis, après ce que l'on pourrait nommer une évolution orageuse, malgré le rejet et l'insécurité, arrive, de cette façon, à se sentir capable d'exiger sa place dans les deux mondes que sa condition bilingue impose. Son désir de maintenir son identité plurielle souligne son rejet de renoncer aux éléments qui la composent. Et il en fait autant en se servant des deux outils qu'il utilise pour communiquer comme écrivain : l'écriture et l'autotraduction.

Les processus de renégociation que *Paris-Athènes* entraîne pour l'auteur, le fait qu'Alexakis a commencé son écriture pour trouver des réponses à ses questions[5], a donné forme à un processus de réconciliation de ses deux moitiés linguistiques, mais aussi culturelles, comme quelques-uns des mots par lesquels l'auteur conclut le roman : « *J'avais décidé d'assumer mes deux identités, d'utiliser à tour de rôle les deux langues, de partager ma vie entre Paris et Athènes* » (*op. cit.* : 246). Il écrit aussi : « *En voyageant d'un pays à l'autre, d'une langue à l'autre, d'un moi à l'autre, j'ai cru trouver un certain équilibre.* […] *Il m'a semblé néanmoins que j'avais trouvé dans l'une comme dans l'autre les mots qui me*

---

comprennent pas qu'on puisse écrire dans une langue étrangère par goût, délibérément. Tant pis s'ils considèrent que les ouvrages écrits par des étrangers en français ne méritent l'attention que s'ils garantissent le dépaysement. Tant pis si je dois m'entendre poser, jusqu'à la fin de mes jours, la question : — Ah bon ? Vous écrivez en français ? ».

[5] Bessy (2011 : 243) rapporte les propos suivants d'Alexakis : « *J'ai rédigé ce livre en me disant qu'il fallait faire un bilan et essayer de comprendre si je n'étais pas devenu un monstre. À la fin du livre, je voulais prendre la décision de quitter une de deux langues et un des deux pays. Mais le livre m'a appris […] que c'est très bien d'avoir deux langues, que c'est un avantage et que c'est stupide de renoncer à l'une des deux.* ».

convenaient, un territoire qui me ressemblait, une espèce de petite patrie bien personnelle » (*op. cit.* : 14-15).

À partir de ce moment-là, et grâce à *Paris-Athènes*, s'est produit un moment d'inflexion dans sa production littéraire. L'effet cathartique de l'autotraduction facilite la libération de l'écrivain, par rapport à soi-même et par rapport à l'autre (le public et la critique, aussi bien en France qu'en Grèce). La problématique personnelle subie par l'auteur, liée à sa biculturalité et à son bilinguisme et son acceptation externe, il les combat à travers son effort pour se trouver et se retrouver et, par la suite, se définir par rapport à l'autre. L'autotraduction permet à l'auteur de créer un espace alternatif, intermédiaire, nécessaire à l'exploration et à la revendication de son identité, de son être, de son hybridité personnelle et littéraire. C'est à partir de ce livre-là, que la production narrative de Vassilis Alexakis[6] est définie par une série de caractéristiques très particulières, dont l'appartenance à deux (ou plus) espaces (qu'ils soient géographiques, linguistiques, culturels ou autres), la revendication de l'hybridité et de la dualité, l'usage des éléments autobiographiques et du questionnement personnel, l'expérience de la migration et des déplacements géographiques, et surtout, la pratique systématique de l'autotraduction, sont les éléments d'une très grande importance dans son cas.

À partir de 1995, les romans alexakiens (sept jusqu'à présent[7]) ont été écrits par l'auteur dans les deux langues, indépendamment de la première utilisée, laquelle, selon lui, est toujours la langue des personnages de chaque roman[8]. En fonction de leurs caractéristiques, ils peuvent être considérés comme des textes bilingues dès leur création même, car les deux versions linguistiques partent de la coexistence et de la complémentarité des deux langues dans l'univers aujourd'hui consciemment et volontairement bilingue de l'auteur. Les deux langues sont traitées d'une façon équivalente et utilisées par l'auteur dans des termes expressifs équivalents, dans ce que Wilson (2011) dénomme « l'autotraduction horizontale ». De cette façon, on peut voir représenté dans l'usage qu'Alexakis fait de ses deux langues, un fort équilibre, dont on peut constater la réussite, tant au plan personnel que linguistique, les années ayant passé et une fois la maturité atteinte. Dans un autre roman (autobiographique lui aussi, et dédié à sa mère), *Je t'oublierai tous les jours* de 2005, Alexakis explique rétrospectivement (p. 125) :

> *Mes liens avec la France restent cependant indéfectibles. J'ai passé la moitié de ma vie dans ce pays, j'ai écrit des centaines d'articles en français et quatre livres, sans compter la traduction de mon roman grec. J'emporterai peu de choses en quittant la rue Potain, mais je garderai la langue. Le mot littérature m'est plus familier en français qu'en grec. C'est en français donc que j'écrirai mes prochains livres, Contrôle d'identité et même le récit autobiographique Paris-Athènes. Le titre du second éclaircit le doute que laisse planer celui du premier. […] Je souhaite partager mon avenir entre les deux pays qui se partagent déjà mon passé.*

[6] À l'exception de son roman *Avant*, qui est écrit en français et publié en 1992, mais dont l'origine se trouve dans une série de récits écrits longtemps auparavant, lorsqu'il faisait ses études à Lille, et qu'il a transformé rapidement pour sa publication, mais qui n'a pas été autotraduit.

[7] Je présente une liste de tous les romans alexakiens dans les deux langues à la fin de cet article.

[8] *Cf.* Bessy (2011 : 241) : « *Aujourd'hui je choisis la langue en fonction des personnages. Si mes personnages sont grecs, même s'ils vivent à Paris, si leur langue naturelle est le grec, j'écris en grec* » ; et aussi pendant la cérémonie de remise du Prix de la Langue Française en novembre 2012 : « *Depuis trois décennies, j'écris deux fois mes livres, en français et en grec. Je les écris d'abord dans la langue du personnage* », a-t-il indiqué « par souci de cohérence ! ». <http://www.brivemag.fr/2012/11/09/vassilis-alexakis-cest-un-prix-dont-je-suis-tres-fier/> [dernière consultation : avril 2014].

Le mouvement alexakien entre les langues grecque et française et sa production narrative du milieu des années 90 à aujourd'hui, permet de conclure que l'autotraduction est devenue chez cet auteur le moyen d'exprimer et de revendiquer une conception propre de la littérature, mais aussi de son identité, qu'elle soit personnelle, créative, ou plus particulièrement littéraire. Alexakis ne se pré-occupe plus de l'opinion générale, du moins pour ce qui est de son usage des deux langues. Il utilise cette caractéristique comme l'une des marques les plus distinctives de son identité et de son œuvre. La pratique et l'espace de l'autotraduction sont devenus pour lui le prolongement de la pratique et de l'espace de l'écriture, et elles en représentent une partie essentielle. Les deux activités ont fusionné, ne forment qu´une seule. Elles se suivent pour mieux se compléter, en tant que processus et comme un ensemble, et constituent aussi bien la finalité que l'instrument de l'activité créative d'Alexakis[9].

Une autre particularité des deux espaces (l'autotraduction et l'écriture) chez Alexakis se trouve dans le fait que l'auteur a l'habitude de faire des révisions de ses romans chaque fois qu'ils sont réédités dans n'importe laquelle des deux langues, ce qui amène des changements dans ses textes. Il ne s'agit pas normalement de grandes modifications, mais surtout de retouches stylistiques (dans la plupart des cas, des mots remplacés par des synonymes, des modifications de l'ordre des mots dans une phrase, etc.). Voilà une preuve une fois de plus que la création, en tant qu'écriture et autotraduction, est perçue par Alexakis d'une façon dynamique, en évolution constante, dont chaque nouveau texte constitue un nouveau maillon, indéfectiblement uni tant au précédent qu'au suivant, indépendamment de la langue dans laquelle ce dernier sera produit. Dans ce sens, le fait que ses textes soient le fruit de symbioses, qu'il puisse tirer profit de cette vie commune, fait progresser l'œuvre dans son ensemble, tout spécialement à partir des années 90. Ces productions pourraient se voir qualifiées de « symbiontes », comme fruits d'une collaboration entre les deux langues, fruits également du constant *work in progress* alexakien ou, comme le dit Bassnet (2013 : 24), un d'un permanent « *creative reworking* ». On pourrait voir dans cette activité la manifestation de plusieurs facettes de l'écrivain : le désir de dépassement et d'amélioration du texte, en tant que professionnel perfectionniste qu'il est, son engagement vis-à-vis de son lecteur, mais aussi le moyen d'exprimer la réaffirmation de son pouvoir sur les textes, en tant que créateur (et non seulement comme traducteur, même quand il traduit).

Le message d'Alexakis

Dans ce sens, on peut voir dans l'étude de cas d'Alexakis, une claire matérialisation de l'idée formulée par le professeur canadien de littérature anglaise, sociologue et philosophe Marshall MacLuhan, qui affirmait au sujet des médias que : « Le message, c'est le médium »[10]. Ainsi, le fait qu'Alexakis utilise l'autotraduction de façon systématique, comme moteur de création et de transformation textuelle et, en même temps, comme réaction face à la réception de ses œuvres, comme point de renégociation et de réconciliation, est aussi le moyen qu'il met en œuvre pour se revendiquer. Il ne s'agit pas – ou il ne s'agit plus – de ce qu'il a à écrire, mais, aussi et surtout, de la manière dont il le fait, à travers les langues avec lesquelles il le fait. Il s'agit donc à proprement parler d'un processus d'autotraduction : pour parler comme MacLuhan, l'autotraduction ne serait en effet pas seulement le moyen, mais (aussi) le message. En l'occurrence, ce serait un message manifestant la conception

[9] Dans *Paris-Athènes*, Alexakis explique comment il bâtit le mur de sa maison dans l'île grecque de Tinos (pp. 100-101), d'une façon qui, à mon sens, symbolise la manière dont il construit ses romans dans les deux langues : « *Du coin de l'œil, je surveille l'ombre du mur. C'est à son extension que je mesure la progression de mon travail. Chaque fois que je pose une pierre particulièrement grosse, je m'assure aussitôt que son ombre a été enregistrée. En même temps qu'un mur, je construis une ombre.* ».

[10] *Understanding Media: The extensions of man*, publié en1964 chez McGraw-Hill, et traduit en français en 1968 (*Pour comprendre les médias*).

alexakienne d'un processus créatif, propre et différent, et des relations dynamiques entre espaces linguistiques, culturels et géographiques. Ce serait également un message manifestant une compréhension singulière de l'identité et de l'altérité et de la relation de l'auteur avec elles.

Ce message, dans le cas de Vassilis Alexakis, est un message particulier, puisqu'il repose sur un paradoxe. Car l'autotraduction est en soi un paradoxe. Pour commencer, parce que l'on pourrait dire que l'autotraduction donne forme à deux réalités différentes à la fois (on pourrait même dire : la même chose et son contraire) : un texte original et une traduction. Par la suite, et irrémédiablement, parce que son auteur joue simultanément deux rôles, lesquels sont traditionnellement opposés : celui de l'écrivain, du créateur, et celui du traducteur ; qui, de plus, appartiennent normalement, tous les deux, à deux canons littéraires différents, ce qui n'est pas la norme. Par rapport à cela, et du point de vue des modifications textuelles sur le terrain de la traduction, ce qui normalement serait considéré comme une perte (c'est-à-dire, un écart par rapport à l'original), est ici, dans l'autotraduction, plutôt considéré comme un gain. Et cela, parce que le lecteur attribue d'une façon automatique un important degré d'autorité aux textes autotraduits (équivalent à celui du texte original), même si la pratique montre que, dans la plupart des cas, les autotraducteurs ont recours à un plus grand nombre de modifications textuelles (qu'un traducteur ne se permettrait normalement pas). Enfin, dans ce même sens, le paradoxe ultime de l'exercice autotraductif est en lien avec le fait que, pour que le message de l'autotraduction soit bien compris, il faut soit connaître les deux langues, soit, au moins, avoir connaissance de leur existence. Ce fait est radicalement opposé à la fin ultime de la traduction. Dans le cas d'Alexakis, de plus, l'autotraduction nous amène à reconnaître une poétique narrative qui, en questionnant l'attitude rigide des pensées « *soit* une chose *ou* une autre », revendique la liberté et la flexibilité de l'indétermination des pensées telles que « *ni* une chose *ni* l'autre », expression et revendication de l'hybridité et du caractère bilingue et biculturel du travail littéraire alexakien.

La systématique d'Alexakis

De ce point de vue, d'après la terminologie bermanienne (1985) et selon les principes de sa démarche analytique de la traduction, l'œuvre de Vassilis Alexakis comme (auto)traducteur permet de mettre en évidence le fait que l'objectif de la littérature et de la traduction n'est pas la simple communication, ni l'énonciation, ni la transmission d'informations (quoique ces fonctions soient toujours présentes chez lui), mais le constat et la reconnaissance de l'autre dans ses œuvres dans l'autre langue (soit le français, soit le grec). C'est ainsi que l'auteur mène à bien la revendication et le désir d'initier son public à la lecture de l'autre, à la langue et à la culture de l'autre. L'autotraduction, dans ce sens, est le moyen de transmettre ce message et est également, comme il vient d'être dit, le message lui-même. Quand Alexakis se traduit lui-même aujourd'hui, il ne déforme pas son œuvre, comme cela a pu peut-être être le cas de ses premiers romans, où la traduction de quelques références culturelles, par exemple, restaient estompées ou même disparaissaient[11].

C'est pourquoi on peut affirmer que l'activité d'Alexakis aujourd'hui est principalement celle d'un traducteur exact et fidèle, préoccupé de la transmission de la poétique de son œuvre au lecteur. Il est aussi, d'après Berman (1985), un traducteur éthique, loin de l'ethnocentrisme qui essaie d'annuler l'étrangeté, l'altérité, l'existence de l'autre version, l'autre langue ou les autres langues dans ses traductions. Ce qu'Alexakis fait, est tout le contraire dans chacune des versions, grâce à des stratégies différentes : un langage truffé de mots étrangers, contaminé presque ; de multiples références culturelles (pas seulement grecques ou françaises, mais

[11] Pour une étude comparative de deux romans d'Alexakis (*Les Girls du City-Boum-Boum* et *Le premier mot*) dans les deux langues, on peut consulter ma thèse de doctorat (en espagnol, décembre 2013).

également issues d'autres pays et cultures), etc. Cette dimension éthique des autotraductions alexakiennes conforte les considérations esthétiques, et forme la poétique de son écriture et de ses autotraductions, qui sont actuellement une et la même, puisque les deux activités forment une unité indissoluble. Il s'agit d'une poétique éloignée de l'essentialisme de la supposée pureté identitaire, présente dans les discours ethnocentriques, reflet d'une constante réélaboration du concept d'identité et qui fait d'Alexakis le représentant d'une écriture basée sur l'autre, et de l'altérité bermanienne dans la traduction.

La perception d'Alexakis

En définitive, l'autotraduction chez Alexakis et son appartenance à deux espaces (linguistiques, géographiques, culturels, identitaires) différents, entraînent une série de problèmes pour ce qui est de sa classification en tant qu'auteur, et évidemment aussi pour celle de son œuvre, pas seulement par les lecteurs ou la critique (Marianne Payot parle de lui en 2005 comme « le plus francophone des Grecs », et en 2007 comme « le plus athénien des Parisiens »), mais aussi par lui-même. Ainsi, dans son roman autobiographique *Je t'oublierai tous les jours*, Alexakis s'interroge (2005 : 17-18) :

> *Les trois premiers rayons de la bibliothèque, dans la petite chambre, sont occupés par les ouvrages de la littérature française classés dans l'ordre alphabétique, et les trois suivants par les livres de littérature grecque. […] Où rangerais-je mes propres livres si je les avais ici ?*

Alors qu'au début de sa carrière littéraire, l'auteur a dû faire face à différentes contraintes en France, la réalité aujourd'hui est bien différente : ses œuvres ont été récompensées par quelques-uns des prix littéraires les plus prestigieux, notamment le Prix de la nouvelle de l'Académie Française en 1997, le Grand Prix du roman de l'Académie Française en 2007 (pour son roman *Ap. J.-C.*) et, en 2012, le Prix de la Langue Française, qui a salué l'ensemble de son œuvre. Il est aussi le centre d'intérêt de nombreux articles et de thèses, et même d'un colloque international biennal consacré à sa personne et à son œuvre. Dans son pays natal, en revanche, il a « seulement » reçu le Prix national de la nouvelle 1997 (pour *Papa*) et le Prix national du Roman 2004 (pour *Les mots étrangers*) et il fait certes l'objet d'un certain intérêt, mais nettement moins vif que celui qu'il suscite en France[12].

En prenant cela en compte, on peut se demander jusqu'à quel point le fait d'être son propre traducteur, d'exister dans deux espaces différents en même temps d'une façon légitime, irremplaçable mais aussi peu habituelle, a une influence sur la façon dont on est perçu par l'autre. Dans le cas d'Alexakis, le fait d'être grec mais d'écrire en français a été un handicap important au début de sa carrière en France. Une fois que l'auteur a été capable de se réconcilier avec lui-même et d'utiliser cette situation dans son propre intérêt, le regard du public et de la critique en France a considérablement changé. La situation en Grèce est différente, car la réception que l'auteur a dans son pays natal, contrairement à ce que l'on pourrait penser, étant donné qu'Alexakis non seulement écrit en grec, mais parle aussi dans ses romans très souvent de la Grèce et de la réalité grecque, est visiblement moins importante.

Ce fait est à mon sens dû à la perception, non pas de l'autotraduction en elle-même, mais de l'écriture de l'hybridité et de la dualité, dans chacun des pays – écriture dans laquelle, à l'évidence, l'autotraduction chez Alexakis joue un rôle fondamental. Tandis qu'en France, l'hybridité et la dualité semblent être, à l'heure actuelle, des traits littéraires fortement appréciés, tel ne paraît pas être le cas en Grèce, où l'idée de la pureté en littérature est sans aucun doute plus valorisée. Je n'irai pas plus avant dans cette direction pour l'instant, même si

[12] Cette situation pourrait bientôt changer, en raison du fait qu'Alexakis en 2013 a pris la décision de changer de pays de résidence habituelle, et de passer plus de temps à Athènes qu'à Paris.

cela représente un sujet très intéressant, à forte connotation sociologique (le rôle de l'autotraduction en tant qu'outil et mécanisme de révision et d'analyse de la façon dont le changement de langue influe sur la perception et la compréhension du même auteur dans ses différentes langues), mais j'espère avoir l'occasion d'approfondir cette problématique à l'avenir.

Par ailleurs, la perception qu'Alexakis a de la pratique de l'autotraduction et son évolution est également intéressante. À propos de ses derniers romans d'abord écrits en grec, l'auteur a compté avec l'aide linguistique de son fils aîné pour réaliser la version en français. J'ai l'impression que c'est là une situation que l'auteur n'aurait jamais acceptée par le passé, alors qu'il admet à présent que la traduction que son fils fait en français de son œuvre en grec lui permet de travailler plus rapidement dans sa propre version en français. Alexakis insiste également sur le fait que l'autotraduction qu'il fait lui est propre, et qu'il réécrit tout son texte dès le début, en ne faisant que s'appuyer sur ladite version au nom d'une économie de temps. Ainsi, dès le départ, il s'est agi d'un exercice sporadique, expérimental, postérieur à la réalisation de la première version, dont l'auteur est le seul responsable, et qui servait à l'époque à initier le processus de récupération linguistique et émotionnel mentionné. Graduellement, cependant, l'auteur a mis en place une pratique systématique et immédiate de l'autotraduction, en tant que partie essentielle du processus de création de ses œuvres et d'expression, en tant que telle, de ce processus, dans les deux directions linguistiques, en fonction de la trame de chaque roman, en intégrant l'intervention de son fils aîné pour ce qui est des autotraductions en français.

Conclusion

L'importance du cas de Vassilis Alexakis dans le contexte de l'autotraduction démontre l'utilité de l'analyse traductive dans l'étude de son œuvre, en mettant en relief la réalité de la confusion entre les binômes traditionnellement établis : original contre traduction et auteur contre traducteur. De plus, l'étude de l'auteur par le biais de l'autotraduction offre la possibilité de mettre en œuvre une approche sociologique précieuse, difficile à atteindre à partir d'autres types d'analyse, et ce, pour différentes raisons :

- Premièrement, parce que l'analyse de la traduction de la part des auteurs offre d'abord, la possibilité d'une plus grande compréhension de leur comportement face à leur œuvre et à leur conception du processus créatif, et par rapport aux libertés créatives qu'ils utilisent. Ainsi ces libertés deviennent les indicateurs de leur discutable mais incontestable droit de tout faire et du degré d'autorité et de pouvoir qu'ils s'autorisent à l'heure de s'autotraduire par rapport à leurs lecteurs.
- Deuxièmement, parce que l'étude adéquate de l'exercice autotraductif permet d'analyser la relation existante entre les textes d'un même auteur dans différentes langues, la dépendance entre eux et les langues en question ainsi que les implications que l'auteur doit prendre en compte lors de l'utilisation desdites langues. Par conséquent, la pratique de l'autotraduction offre la possibilité d'explorer et d'analyser de nouvelles relations dynamiques entre les langues et les espaces textuels créés par l'auteur, non seulement par rapport à lui-même, mais aussi par rapport au lecteur, qui est normalement, en définitive, le destinataire des textes en question.
- Finalement, parce que l'étude de l'autotraduction permet également de découvrir la façon dont l'auteur perçoit d'une part l'altérité (c'est-à-dire, l'autre langue, l'autre culture, l'autre public), et d'autre part, sa propre relation avec cette altérité. En ce sens, le comportement linguistique peut servir à dévoiler une possible exploration, une remise en question ou une négociation de sa propre identité. Le cas d'Alexakis nous montre que

l'étude de l'autotraduction renseigne sur le besoin que l'auteur a d'exprimer et de revendiquer par écrit sa dualité, son hybridité, et il nous permet aussi d'apprécier la manière dont il aboutit à une certaine renégociation et acceptation identitaires.

Le fait qu'Alexakis introduise des modifications dans ses textes à l'occasion de chaque nouvelle réédition, son refus d'être traduit par quelqu'un d'autre et la participation de son fils dans le processus de création révèlent, de mon point de vue, le contrôle que l'écrivain exerce, d'une manière tout à fait consciente, sur l'exercice de l'autotraduction et sur l'emploi, aussi bien social et externe que personnel et interne des langues dont il fait usage.

C'est pour toutes ces raisons que l'on peut considérer Vassilis Alexakis comme un exemple particulièrement éclairant de l'exercice systématique de l'autotraduction, et aussi de l'importance que revêt l'application d'une perspective sociolinguistique dans l'étude qu'on peut en faire.

Tableau synoptique des romans alexakiens dans les deux langues

Français	**Grec**
Le sandwich, 1974	-
Les girls du City-Boum-Boum, 1975	*Τα κορίτισα του Σίτυ Μπουμ-Μπουμ*, 1985
La tête du chat, 1978	* *Το κεφάλι της γάτας*, 1979
(AT) *Talgo*, 1983	*Τάλγκο*, 1981
Contrôle d'identité, 1985	* *Έλεγχος ταυτότητας*, 1986
Paris-Athènes, 1989	(AT) *Παρίσι-Αθήνα*, 1993
Avant, 1992	* *Πριν*, 1994
(AT) *La langue maternelle*, 1995	*Η μητρική γλώσσα*, 1995
(AT) *Le cœur de Marguerite*, 1999	*Η καρδιά της Μαργαρίτας*, 1999
Les mots étrangers, 2002	(AT) *Οι ξένες λέξεις*, 2003
Je t'oublierai tous les jours, 2005	*Θα σε ξεχνάω κάθε μέρα*, 2005
(AT) *Ap. J.-C.*, 2007	*Μετά Χριστόν*, 2007
(AT) *Le premier mot*, 2010	*Η πρώτη λέξη*, 2011
L'enfant grec, 2012	(AT) *Ο μικρός Έλληνας*, 20113

(AT) : œuvre autotraduite ; la correspondante, sans indication, est la version écrite en premier.
* : traduction de quelqu'un d'autre, même si dans deux des trois cas, Alexakis a participé à la révision de la traduction avant sa publication.

On peut clairement distinguer deux étapes dans la production romancière alexakienne : une première qui va de la création du premier roman alexakien, *Le Sandwich* en 1974, jusqu'à 1989, quand l'auteur écrit le roman autobiographique *Paris-Athènes* en français. Cette première étape se caractérise par une création en français, un usage très rare de l'autotraduction et une thématique très éloignée de la Grèce. Il s'agit d'une étape durant laquelle l'auteur s'éloigne de ses racines et arrive au point d'oublier pratiquement sa langue maternelle. Notons d'ailleurs qu'au milieu de cette étape, l'auteur écrit son premier roman en utilisant la langue grecque, *Τάλγο* (*Talgo*), le livre qui selon ses propres mots lui a rendu son identité grecque, et qu'il a autotraduit ultérieurement en français. La deuxième étape, qui commence avec la création de *Η μητρική γλώσσα* (*La langue maternelle*) en 1995, se caractérise à son tour par un usage du grec comme première langue de création, une pratique systématique et presque consécutive de l'autotraduction et une présence très forte de la Grèce et du grec dans ses romans. Au milieu de cette étape, on peut distinguer l'écriture, d'abord en français, de *Les mots étrangers* en 2002.

Bibliographie

ALEXAKIS, V., 2006, *Paris-Athènes*, Paris, Stock.
ALEXAKIS, 2005, *Je t'oublierai tous les jours*, Paris, Gallimard/Folio.
BASSNETT, S., 2013, « The self-translator as rewriter », *in* Anthony Cordingley (ed.), *Self-Translation. Brokering Originality in Hybrid Culture*, London, New York, New Dheli et Sidney, Bloomsbury Publishing, pp. 13-25.
BERMAN, A., 1985, « La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain », *in* A. Berman (ed.), *Les Tours de Babel. Essais sur la traduction*, Mauvezin, Trans-Europ-Repress.
BESSY, M., 2011, *Vassilis Alexakis : exorciser l'exil*, Amsterdam, Rodopi.
McLUHAN, M., 2001 [1964], *Understanding Media: The Extensions of Man*, London, Routledge.
MAKHLOUF, G., 2010, « Vassilis Alexakis : "Les langues sont pour moi des personnages" », *L'Orient Littéraire* 86, décembre 2010. <http://www.lorientlitteraire.com/article_details.php?cid=6&nid=3310> [consultation : avril 2014].
PAPADIMA, M., 2004-2005, « La langue française, miroir de culture(s). Jorge Semprun, Vassilis Alexakis, Andreï Makine », *Metáfrasi* 10, 201-210.
PAYOT, M., 2007, « L'Habit ne fait pas le moine », *L'Express*, 30 août 2007.
ALEXAKIS, 2005, « Ton fils, Vassilis ». *L'Express*, 20 octobre 2005.
PRADAL, F. et F. PLOQUIN, 2008, « Entretien avec Vassilis Alexakis. L'imagination joue un rôle fondamental dans l'apprentissage des langues », *Le français dans le monde* nº 355, pp. 8-9.
WILSON, R., 2011, « Transplanted Subjects: Self-translation processes in translingual narratives », *Oltreoceano* 5, pp. 123-138.

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Laboratoire Dysola – Université de Rouen
http://glottopol.univ-rouen.fr

ISSN : 1769-7425